

Le livre « Ecrit de Bujumbura » en langue japonaise de l'auteur Yoshikazu Kamigaito a été traduit en Français par Jean-Maurice Huard

Écrit de Bujumbura

Livre-fiction « Ecrit de Bujumbura » par Yoshikazu Kamigaito

Traduction du Japonais et adaptation en Français: Jean-Maurice Huard

Version néerlandaise : Peter Keijers

Version allemande : Andréas Peil

Chapitre 10

Aujourd'hui c'est dimanche : pas d'entraînement. Sawada a toute la journée pour lui ; il se réveille détendu.

Peu après quatorze heures, alors qu'il allait vers sa chambre, il a vu une porte ouverte ; à l'intérieur, un jeune blanc lui a fait signe d'entrer et lui a demandé : « Chinois ? »

« Non, japonais ! »

Il avait belle allure avec ses lunettes mais il semblait nerveux ; son tempérament sans doute ! On aurait pu trouver lui trouver le visage avenant, si ce n'est qu'il cachait mal une indifférence mêlée d'arrogance. Sawada a vite compris ce qui lui donnait cet air-là : la bouteille de whisky à moitié vide sur une table basse ! Il s'enivrait dès le matin. C'était un étudiant en économie politique de l'université de Gand ; lors d'un concours, il avait gagné une bourse d'études qui lui permettait de faire un séjour de trois mois dans le pays de son choix ; il avait choisi le Burundi.

Ce jeune homme lui avait fait une mauvaise impression dès son arrivée ; pour commencer, il avait ordonné à Augustin, le commis de l'hôtel (et l'assistant personnel de Sawada), de lui trouver une maison à louer avec gouvernante et gardien, en lui promettant un mois de salaire. À la surprise de Sawada, il avait ajouté : « Je veux que tu me trouves une fille belle, propre et avenante. »

Par « propre » - il insistait lourdement là-dessus -, il voulait dire "sans maladie". Augustin, qui est pygmée, a sursauté, ce qui le faisait paraître encore plus petit ; sa grimace disait tout son malaise. Comme membre de l'ethnie Twa, la plus basse du pays, il ne pouvait pas aller chercher une fille chez les Tutsis ou les Hutus ; son choix devrait être limité à sa propre ethnie. Ce blanc se contenterait-il d'une pygmée?

Le livre « Ecrit de Bujumbura » en langue japonaise de l'auteur Yoshikazu Kamigaito a été traduit en Français par Jean-Maurice Huard

Le garçon lui a répondu « Qu'importe que ce soit une blanche, une jaune ou négresse...Je me fiche de la couleur de sa peau. J'ai dit négresse ? C'est très mal vu de nos jours, j'oubliais ! »

Augustin : « Si ça vous était vraiment égal, vous n'auriez pas donné tant d'explications. »

Une telle muflerie mettait Sawada très mal à l'aise ; brusquement il avait sous les yeux les mauvaises manières des colons pour les habitants de leur ancienne colonie. Mais peut-être était-ce un lâche qui se donnait de grands airs.

Il était là d'une semaine, sans presque avoir mis le nez dehors.

« L'année vient de commencer » disait-il, « l'ambassade et les administrations sont certainement encore en congé. »

« Vous pourriez faire autre chose, comme aller au cinéma » répondait Sawada.

« Oui, mais c'est dangereux ! »

A Bujumbura, on ne joue les films que le soir ; et ce jeune homme avait peur de se trouver dans une foule de noirs, surtout après la tombée de la nuit.

Sawada : « Je vous l'ai déjà dit plusieurs fois, non ? »

L'autre : « Oui mais vous, vous faites du karaté ! »

Sawada : « Pourquoi est-ce que vous ne vous trouvez pas une fille ? Ici elles ne sont pas farouches. »

En effet, on ne considère par le sexe ici de la même façon qu'en Asie ou en Occident ; Sawada s'est même parfois demandé si des mots comme prostitution ou retenue avaient un sens. Même les hommes qui ont un travail ne se gênent pas pour mendier auprès des voyageurs fortunés. Et personne n'y trouve à redire. C'est sans doute la seule vraie différence entre ce pays et les nôtres. Le naturel et l'insouciance des femmes donnent l'impression que ce sont de bonnes mères et de bonnes épouses, et qu'elles jouissent de la considération de leurs voisins.

Ce soir-là, Sawada n'avait pas envie d'aller au cinéma, mais alors qu'il passait devant le cinéma après dîner, le petit vendeur de journaux, dans l'embrasement de la porte, lui a chuchoté « Sawada ! »

Le livre « Ecrit de Bujumbura » en langue japonaise de l'auteur Yoshikazu Kamigaito a été traduit en Français par Jean-Maurice Huard

Il lui a fait signe « Non merci, pas de journal aujourd'hui. » La Gazette du Burundi est un morceau de papier grossier plié en deux ; en gros caractères, à deux endroits, on y annonçait un article sur Sawada. Pour détourner la conversation, Sawada lui a demandé ce qu'on jouait.

Là-dessus, les deux pans du rideau de porte se sont écartés sur la grosse tête ronde du directeur : « Vous entrez ? Le film commence bientôt. » Il ne restait plus qu'une trentaine de minutes. Comme on le dit ici, le visage est un laissez-passer : rien à payer pour Sawada. À l'intérieur, des bancs en bois et des chaises pliantes disséminés sur le sol en terre battue. Le cinéma fait toujours salle comble ici. L'étage, qu'on appelle le balcon, restait vide, mis à part quelques Blancs qui paient un supplément.

Ce soir-là, le film s'intitulait Atlantide : une production américaine banale, importée de Belgique, doublée en français et sous-titrée en néerlandais.

Le public vibrait au rythme de l'action ; quand est apparu en gros plan le visage de la reine de l'Atlantide, un "Ah !" de ravissement est monté du public ; et « Ah ! » encore, quand elle et le jeune premier ont échangé un baiser. Le film culminait dans une fusillade lors d'une évasion. Le méchant battu, le public a éclaté en applaudissements bruyants.

C'est le genre de foule où Sawada aimait se plonger. Après tout, les gens d'ici sont heureux, se disait-il, tout en pensant à la responsabilité d'intellectuels comme les frères Kazungu. Le niveau des gens du peuple est tel qu'ils n'auront probablement jamais accès aux chefs-d'œuvre de l'humanité.

Salvator Kazungu considérait « Yakuza » comme le seul bon film japonais ; un film avec Robert Michum et Ken Takakura¹. « Vous ressemblez à Ken Takakura, Sawada-san ! » Et Salvator, son meilleur ami dans le pays, avait l'air sincère.

En sortant du cinéma, Sawada a remarqué une jeune femme, vêtue d'une robe à fleurs aux couleurs pâles : traits harmonieux, joues lisses et un joli nez. En le croisant, elle a fait « Bonsoir ! » d'une voix très douce. Sawada s'est retourné : elle s'était également arrêtée en l'invitant du regard. Tout naturellement les mots sont lui venus : « Je loge à l'hôtel à deux pas d'ici ; vous m'accompagnez ? » Sans rien dire, la jeune femme est venue à son côté. A l'hôtel, le réceptionniste a fait celui qui n'a rien vu.

Le livre « Ecrit de Bujumbura » en langue japonaise de l'auteur Yoshikazu Kamigaito a été traduit en Français par Jean-Maurice Huard

En montant les escaliers, Sawada lui a demandé : « C'est combien ? » Elle, d'une petite voix : « Deux mille francs. Pour la nuit, ce sera quatre mille francs. » Sawada avait presque décidé de la garder pour la nuit, mais il lui est revenu qu'il n'avait que deux mille francs dans son portefeuille. Il lui a tendu ses deux billets de mille francs en ajoutant : "Si vous acceptez de me faire crédit, je vous paierai le reste demain matin. » C'est ainsi que les choses se sont arrangées.

Dans la chambre, la jeune femme est allée se rafraîchir, sans un mot ; elle est ressortie de la salle de bain, tenant ses vêtements et ses chaussures à la main. Un corps splendide ! Sawada est resté à l'admirer pendant un moment. Sa peau humide, brillante, tendue était bien d'une jeune femme ; le contraste entre ses cuisses charnues et la finesse de ses jambes et la finesse de ses mollets, lui faisait une silhouette triangulaire. Le bas de son corps semblait plus sombre que le haut ; de même que sa taille et ses fesses étaient plus foncées que ses cuisses.

Assis sur le divan Sawada lui a fait signe de venir s'asseoir sur ses genoux. La femme s'est mise de profil, les hanches (on y voyait les signes de ses vaccinations) à hauteur de sa bouche. Rien n'égale la douceur d'une peau noire. La sensation que lui faisait ce corps nu, frais d'abord, puis de plus en plus chaud, était indicible. Lorsqu'il a effleuré ses seins et la toison entre ses jambes, elle n'a pas eu le recul qu'ont les Européennes qui vous repoussent avec un gémissement irrité. Puis il l'a entraînée vers le lit.

Après quoi, il a préféré la laisser partir en ajoutant : « Demain soir vers minuit ? » A quoi elle a acquiescé d'un petit signe de tête. Entretemps elle lui avait appris que, née au Rwanda, elle était venue vivre dans le pays car sa mère était burundaise.

Sawada avait tant transpiré qu'il a eu besoin d'un bain. Après quoi, allongé sur son lit, tout imprégné encore du corps de la jeune femme, il s'est dit qu'elle était proche de l'interlocutrice idéale avec qui s'entretenir ici.

...

1. « Yakuza », film de Sydney Pollack, avec Robert Michum et Takakura Ken, tourné en 1974. Le film est donc américain, et non japonais comme le croit Salvator.